

paravant, quittant Montréal sur un bateau avec sa femme et son enfant, accompagné d'un modeste bagage. Il avait débarqué à Maskinongé, et de là, partie en canot sur la rivière du même nom, partie à pied, il avait remonté jusqu'au lac, mangeant à peine et couchant à la belle étoile. Quel voyage pénible ! Toutes ces misères, toutes ces fatigues avaient été endurées, souffertes en pure perte. Puisqu'il ne savait être défricheur, il lui fallait retourner à Montréal, et par conséquent recommencer le dur pèlerinage le long de la Maskinongé ; mais cette fois sans l'espérance et le courage qui l'avaient soutenu en venant. Oui, il pleura, et longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, un autre colon, un Canadien-français, Maxime Mandeville, passât près de là et le vit dans cette détresse. Mandeville le consola, le réconforta, et mieux encore lui apprit à manier la hache, à s'attaquer victorieusement aux géants de la forêt.

Dans le courant de l'automne, des voisins complaisants l'aidèrent à défricher la petite colline sur laquelle il voulait ériger sa demeure ; puis pendant l'hiver il coupa dans la savane le bois nécessaire à la construction et le transporta sur les lieux.

Au printemps de 1825, il érigea la première maison qui ait été bâtie dans les limites du village de Saint-Gabriel. Elle s'élevait précisément au milieu de la rue qui sépare la maison de Zéphirin Tellier de celle de Norbert Provost, père ; c'est-à-dire au commencement de la rue qui porte le nom du fondateur du village.

Cette maison était faite pièces sur pièces, et la plupart des "chantiers" aujourd'hui sont des demeures luxueuses comparées à cette cabane. La chose s'explique facilement ; les scieries les plus rapprochées étaient celle de Pothier, sur la rivière Maskinongé, et celle de Kempton, sur la rivière du Loup, toutes deux à plus de cinq jours d'un trajet extrêmement difficile à faire en hiver, et tout à fait impossible à franchir en été, avec des charges. Les outils aussi étaient rares, de sorte que les travaux nécessaires à la construction de cette cabane, exigèrent un temps aussi long et de plus grandes fatigues qu'il en faut pour ériger de nos jours, une spacieuse et riche demeure.

Cette même année (1825), Monday put ensemercer un petit morceau de terre encore parsemé des souches des arbres qui le recouvraient l'automne précédent.

Ce fut en 1826 qu'eut lieu la première naissance dans le nouvel établissement : John Monday, né le 13 mars.

A l'automne de 1827 Mme Monday fut atteinte d'une maladie qui requérait les soins d'un chirurgien. Il était inutile de songer à